



CRUCIFIXION, SOMMET DE L'INHUMANITÉ

Prédication pour le Vendredi Saint 29 mars 2024



LECTURES BIBLIQUES

Marc 15 : 1 – 5

Le matin, de bonne heure, les chefs des prêtres se réunissent avec les anciens, les maîtres de la loi et tout le Tribunal religieux, pour prendre une décision. Ils font attacher Jésus, ils l'emmènent et le livrent à Pilate.

Pilate demande à Jésus :

- Est-ce que tu es le roi des Juifs ?

Jésus lui répond :

- C'est toi qui le dis.

Les chefs des prêtres accusent Jésus de beaucoup de choses.

Pilate demande encore à Jésus :

- Tu ne réponds rien ? Tu entends tout ce qu'ils disent contre toi ?

Mais Jésus ne répond plus rien, et Pilate est très étonné.

Marc 15 : 6 - 15

À chaque fête de Pâque, Pilate libère un prisonnier, celui que la foule veut.

Un homme appelé Barabbas est en prison avec ses camarades. Ils ont tué quelqu'un quand ils se sont révoltés contre les Romains.

La foule arrive chez Pilate. Les gens se mettent à lui demander :

- Fais pour nous ce que tu as l'habitude de faire !

Pilate leur répond :

- Est-ce que vous voulez que je vous libère le roi des Juifs ?

En effet, Pilate le sait bien : les chefs des prêtres lui ont livré Jésus par jalousie.

Mais les chefs des prêtres poussent la foule à dire :

- Libère-nous Barabbas !

Pilate leur demande encore :

- Qu'est-ce que je vais donc faire de celui que vous appelez le roi des Juifs ?

Ils répondent en criant :

- Crucifie-le !

Pilate leur dit :

- Qu'est-ce qu'il a donc fait de mal ?

Mais ils crient encore plus fort :

- Cloue-le sur une croix !

Pilate veut faire plaisir à la foule, il leur libère Barabbas. Il fait frapper Jésus à coups de fouet, puis il le livre aux soldats pour qu'ils le clouent sur une croix.

Marc 15 : 16 - 20

Les soldats amènent Jésus à l'intérieur de la cour, c'est-à-dire dans le palais du gouverneur, et ils appellent toute la troupe. Pour se moquer de Jésus, ils lui mettent un vêtement en beau tissu rouge. Ils tressent une couronne avec des branches épineuses et ils la posent sur sa tête. Ils se mettent à le saluer en lui disant :

- Salut, roi des Juifs !

Ils le frappent sur la tête avec un roseau et ils crachent sur lui. Ils se mettent à genoux pour s'incliner jusqu'à terre devant lui. Quand ils ont fini de se moquer de lui, ils lui enlèvent le vêtement rouge et ils lui remettent ses habits. Ensuite, ils l'emmènent dehors pour le clouer sur une croix.

Marc 15 : 21 – 32

Un homme de Cyrène, appelé Simon, le père d'Alexandre et de Rufus, passe par là en revenant des champs. Les soldats l'obligent à porter la croix de Jésus. Ils conduisent Jésus à un endroit appelé Golgotha, ce qui veut dire *Le lieu du Crâne*.

Ils veulent lui faire boire du vin mélangé avec de la myrrhe. Mais Jésus n'en prend pas.

Ensuite, les soldats le clouent sur une croix. Ils tirent au sort pour savoir qui aura ses vêtements, puis ils les partagent entre eux. Il est neuf heures du matin quand ils le clouent sur la croix.

Il y a une pancarte qui indique pourquoi Jésus est condamné. Dessus, on a écrit : *Le roi des Juifs*.

Les soldats clouent aussi deux bandits sur des croix, à côté de Jésus : l'un à sa droite et l'autre à sa gauche.

Les gens qui passent par là secouent la tête et ils insultent Jésus en disant :

- Eh ! Tu voulais détruire le temple et le reconstruire en trois jours ! Eh bien, sauve-toi toi-même en descendant de la croix !

De même, les chefs des prêtres et les maîtres de la loi se moquent de Jésus. Et ils se disent entre eux :

- Il a sauvé les autres, mais il ne peut pas se sauver lui-même ! Maintenant, le Messie, le roi d'Israël, n'a qu'à descendre de la croix ! Si nous voyons cela, alors nous croirons en lui !

Et ceux qu'on a cloués sur des croix à côté de Jésus l'insultent aussi.

Marc 15 : 33 - 41

À midi, il fait nuit dans tout le pays, jusqu'à trois heures de l'après-midi.

À trois heures, Jésus crie d'une voix forte :

- Éloï, Éloï, lema sabaktani ?

Cela veut dire : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?

Parmi ceux qui sont là, certains l'entendent et disent :

- Il appelle Élie !

L'un d'eux part en courant. Il trempe une éponge dans du vinaigre. Il met l'éponge au bout d'un roseau et la présente à Jésus pour qu'il boive. Il dit :

- Attendez ! Nous allons voir si Élie vient le descendre de la croix !

Mais Jésus pousse un grand cri et il meurt.

Le grand rideau qui est dans le temple se déchire en deux morceaux, depuis le haut jusqu'en bas.

L'officier romain qui est en face de Jésus voit comment il est mort et il dit :

- Vraiment, cet homme était Fils de Dieu !

Quelques femmes aussi sont là et elles regardent de loin. Parmi elles, il y a Marie de Magdala, Marie, la mère de Jacques le Jeune et de José, et Salomé. Elles ont suivi Jésus et l'ont servi quand il était en Galilée. Il y a là aussi beaucoup d'autres femmes qui étaient montées avec lui à Jérusalem.

Jérusalem, capitale de la Judée romaine, lieu-dit *Le Crâne*, vendredi 7 avril de l'an 30 de l'ère chrétienne. Exécution de trois brigands et autre agitateur. Demain, c'est shabbat, jour de repos hebdomadaire, il faut faire vite ; l'occupant romain sait ménager les sensibilités locales... Mais changeons d'époque !

Sion, 28 février 1842. La date est restée dans les annales valaisannes. Voici quelques extraits de l'article paru dans *l'Echo des Alpes* cinq jours après l'évènement concerné :

Le 28 février se passait à Sion une de ces scènes lugubres qui effrayent l'humanité en lui présentant les images les plus étranges de sang et de souffrance.

(...)

Ils arrivent, s'écria-t-on de toutes parts. En effet, quelques baïonnettes brillèrent, elles s'avançaient échelonnées ; au milieu d'elles trois révérends pères jésuites accompagnaient au dernier supplice Jean Rey, Barthélemy Joly et Thérèse Seppey ; pauvres condamnés, ils marchaient à la mort d'un pas lent et assuré.

(...)

Bientôt on vit Rey monter les degrés de l'échafaud et joignant les mains, tomber à genoux devant son confesseur pour y faire encore une courte et dernière prière, puis baiser le crucifix qui lui était présenté. Bientôt on vit briller dans les mains du bourreau, qui avait pris une attitude athlétique, un glaive à deux tranchants dont l'éclat scintillait au loin, puis une tête rouler à terre.

(...)

Quelques minutes après, le bourreau entra dans le verger de la chapelle, couvert d'un manteau blanc, une corde à la main, il avançait avec précaution vers l'infortuné Joly, (...) lui aussi alla s'asseoir sur la fatale chaise et arrosa le sol de son sang, puis il alla rejoindre Rey et prit place près de lui dans une posture différente.

(...)

Thérèse repoussa doucement la corde qu'il lui présentait et se dirigea, à pas accélérés vers l'échafaud ; elle en monta hardiment les degrés et alla immédiatement se placer sur la chaise où elle devait s'asseoir pour la dernière fois (...) et vit dans la foule une jeune fille de sa connaissance, elle lui adressa en patois ces paroles : *Marie, tu es là, eh bien tu prieras pour moi, je prierai pour toi, prends exemple sur moi.*

Dernière exécution capitale en Valais. Les foules se massaient autour du lieu de cet ultime supplice, dans le quartier de Ste-Marguerite, entre la ville de Sion et le Rhône. Le 10 janvier 1868, on rapporte que des milliers de personnes étaient également venues assister à l'exécution d'un certain Héli Freymond, dernier condamné à mort vaudois ; cela se passait à Moudon. Etonnant tout de même cet engouement pour un « spectacle », j'y mets des guillemets, particulièrement sordide et révoltant.

Et si ces deux affaires, la valaisanne et la vaudoise, ont stimulé la création littéraire, je pense toute particulièrement au roman *Théoda* que Corina Bille publia en 1944, elles ont également fait évoluer les mentalités et conduit à l'abolition de la peine de mort dans ces deux cantons ; à noter tout de même qu'au niveau fédéral, la peine capitale n'a été abolie devant les juridictions civiles qu'en 1942 et devant les juridictions militaires qu'en 1992.

Etonnante donc, cette fascination du public pour la mise à mort de condamnés. Vous y seriez allés, vous ? Moi pas. Et pourtant, chaque fois qu'on relit le récit de la Passion dans les Evangiles, on se retrouve au premier rang, plus proches encore du Calvaire que ces femmes qui, selon Marc, regardaient de loin.

Et dans ce bon pays qu'est le Valais, combien de crucifix ne ponctuent-ils pas l'espace public, offrant aux regards des passants l'image grandeur nature de la dépouille d'un homme mis à mort, et cela non seulement dans les cimetières et les églises, mais parfois même en bordure du préau de l'école communale.

Pourtant, la crucifixion, c'est particulièrement sale et révoltant. On attribue aux chinois un certain raffinement dans l'art du supplice, mais certainement que les romains ont remporté la palme en clouant leurs condamnés sur des croix. Et d'ailleurs pas n'importe quels condamnés, ce supplice étant tellement inhumain – la mort pouvait mettre plusieurs jours à arriver – et particulièrement infamant – les croix étaient dressées le long des voies de passage et les condamnés y étaient exposés dans la nudité la plus intégrale. Les citoyens romains, eux, étaient exécutés plus « proprement », par exemple par décapitation, et ce fut le cas de l'apôtre Paul. Non la croix était réservée uniquement aux esclaves et aux étrangers, comme aux brigands et aux pirates, autrement dit, aux yeux du pouvoir, des sous-catégories d'humanité.

Et voilà que cette triple crucifixion du 7 avril de l'an 30, si répugnante qu'elle fût, va parvenir jusqu'à nous, qu'elle va contribuer à former et réformer la pensée et la culture occidentales, voire plus encore, qu'elle va être la source d'inspiration de chefs-d'œuvre innombrables dans toutes les expressions artistiques possibles. Et si cela a conduit à dresser des crucifix à bien des carrefours, on en a aussi fait un bijou pendant au cou des dames comme des hommes, combien de tonnes d'or cela représente-t-il ? ...

Etonnant tout de même, quand on sait qu'il est difficile de faire plus sale et infamant qu'une crucifixion en matière d'exécution capitale. Nous devrions être révoltés et pris de dégoût, nous devrions ne pas être là, nous devrions au moins détourner notre regard d'un tel « spectacle » (toujours les guillemets !).

Révoltant, dégoûtant, sale... Mais tout autant incompréhensible : c'est non seulement un innocent qui subit cette infamie, mais c'est aussi le propre fils de Dieu, selon la confession de foi universelle comme celle de l'officier qui a supervisé l'exécution ! Que faire donc de tout cela ?

Mais attendez, avant de répondre à cette question, je vais en rajouter une couche, même deux ! Et je vous avertis, ça reste aussi incompréhensible et révoltant. Révoltant mais pas moins biblique pour autant. Deux affaires d'infanticides, qui plus est placées sous l'autorité de Dieu.

Premier cas, le sacrifice d'Isaac. Je vous épargne la lecture du 22^{ème} chapitre du livre de la Genèse et vous brosse l'histoire à grands traits. Dieu demande à Abraham – je dirai même son cher Abraham – de lui sacrifier Isaac, ce fils si longtemps attendu, ce fils sur lequel repose toute la promesse d'une descendance aussi nombreuse que les étoiles du ciel et que les grains de poussière de la terre. Et Abraham, droit dans ses bottes, d'obéir, quoique mentant à l'enfant sur la destination et la finalité d'une excursion qui durera trois jours.

Même si l'histoire se termine bien – un bélier prendra finalement la place de l'enfant – elle reste révoltante. Et ce n'est pas tant l'obéissance d'Abraham qui me choque, que la demande de Dieu. A-t-on idée d'imposer une telle épreuve à un père, sans parler du déchirement causé à la mère ! Révoltant et incompréhensible.

Deuxième cas, celui de Jephté. Là encore, un résumé plutôt que la lecture du chapitre 11 du livre de Juges. Jephté, c'est le père, mais c'est aussi, nous dit-on, un vaillant guerrier ; d'ailleurs, il entrera dans l'histoire grâce à sa bravoure et à ses faits d'arme, principalement à l'encontre des Ammonites, placé qu'il est à la tête des armées d'Israël dont il a été promu chef – les juges d'Israël, tels qu'on les décrits dans le livre biblique éponyme, sont essentiellement des chefs militaires.

Mais voilà, alors qu'il était en campagne contre les voisins Ammonites, Jephté fit un vœu solennel :

Il dit au Seigneur Dieu : Si vraiment tu me livres les Ammonites, quiconque sortira des portes de ma maison à ma rencontre, lorsque je reviendrai victorieux de chez les Ammonites, sera pour le Seigneur, et je l'offrirai en holocauste.
Juges 11 : 30-31

Rentrant chez lui la victoire effectivement acquise, ce n'est ni le chien ni le chat qu'il vit sortir de sa maison en premier, mais sa fille unique, dansant et jouant du tambourin pour célébrer le succès de son père... Et comme Jephté est un homme de parole, surtout vis-à-vis de Dieu, vous voyez le drame.

Deux histoires absolument terribles, deux histoires qui nous révoltent, deux histoires qui n'ont rien à envier à la crucifixion au palmarès de l'abomination.

Mais il faut y regarder de plus près. Certes ces deux récits témoignent de la pratique des sacrifices d'enfants dans l'entourage immédiat du peuple d'Israël ; l'Ancien Testament fait référence au dieu Molok auquel des enfants étaient offerts en holocauste. Toutefois, l'histoire du sacrifice finalement non accompli d'Isaac résonne comme une dénonciation et une condamnation définitive de cette pratique par Dieu lui-même. Lorsque l'enfant interroge son père Abraham au sujet de l'animal à sacrifier, celui-ci se contente d'une réponse parfaitement « visionnaire » : *Dieu y pourvoira*. Et effectivement Dieu y pourvoira au travers d'un bélier providentiellement, c'est le cas de le dire, empêtré dans un fourré.

En ce qui concerne la fille de Jephté, les choses sont moins claires. Le texte biblique ne rapporte pas d'épilogue sanglant. Dès lors, on peut se demander si le père, pour rester fidèle à sa parole ainsi que pour respecter l'interdit du sacrifice d'enfant clairement formulé en Lévitique 18:21, n'aurait pas « consacré » sa fille au Seigneur, comme le feront plus tard les parents du petit Samuel (1 Samuel 1ss).

Nous le voyons donc, la pratique révoltante des sacrifices d'enfants est formellement combattue par Dieu lui-même, et cela en démarcation claire d'un usage admis chez les populations avoisinantes. Mais alors, pourquoi Dieu admet-il le sacrifice de son propre fils, et qui plus est selon un mode de faire qui dépasse toutes les bornes de l'inhumanité ?

Il y a une différence essentielle entre Jésus d'une part et Isaac et la fille de Jephté d'autre part : Jésus, au moment de sa condamnation et de son exécution est adulte. Les deux autres sont entièrement placés sous l'autorité de leur père, Isaac parce qu'il est mineur et la fille de Jephté (remarquez qu'elle n'a pas de prénom) parce qu'elle est... fille.

Jésus, donc, est majeur. En ce sens, il est affranchi de la tutelle paternelle et s'il entre dans le projet de son père, ce n'est pas par soumission, mais par adhésion et participation pleines et entières. D'ailleurs, tout ce que les Evangiles nous rapportent de la vie de Jésus, de son enseignement et de son action, tout nous fait comprendre qu'il y avait identité parfaite entre le Père et le Fils, tout nous démontre que tout ce que fait et dit Jésus a pour seul but de révéler la présence de Dieu au milieu de son peuple et

plus largement encore au milieu de l'humanité. Lorsque les disciples, par la voix de Philippe, demandent à Jésus de leur montrer le Père, la réponse est sans ambiguïté : *Il y a si longtemps que je suis avec vous et tu ne me connais pas, Philippe ? Celui qui m'a vu a vu le Père...* (Jean 14:9)

L'officier romain chargé des hautes œuvres en ce vendredi 7 avril de l'an 30 a vu juste en disant de Jésus que cet homme était véritablement fils de Dieu. Mais il est possible d'aller plus loin encore et de voir Dieu lui-même mourant sur la croix.

Que faire de tout cela, telle était la question posée tout à l'heure ?

L'apôtre Paul, dans sa première lettre aux Corinthiens, qualifiera la croix de scandale pour les uns et de folie pour les autres (1 Corinthiens 1 : 23). Et Paul à raison, la mort de Jésus, la mort du fils de Dieu, la mort de Dieu lui-même est à la fois un scandale et un non-sens. Pourquoi Dieu donc a-t-il monté ce projet, pourquoi s'est-il pareillement ingénié à révolter et à scandaliser le monde, et même à retourner le monde contre lui ?

Oui, par la croix, Dieu a totalement retourné la donne, mais évidemment à sa manière ! Par la croix, Dieu a montré dans quel camp il se trouve, de quel côté de la barrière il se situe : Dieu est définitivement du côté des souffrants, des exclus, des rejetés, des proscrits ; Dieu est du côté des perdants ; Dieu est du côté de ceux qui n'ont pas d'assurance, de ceux qui ne savent pas ; Dieu est du côté de ceux qui tirent systématiquement les mauvaises cartes ou qui s'excluent eux-mêmes du jeu ; du côté de tous ceux qui ne croient pas en eux-mêmes et j'irai même jusqu'à dire que Dieu est du côté de ceux qui ne parviennent pas à croire en lui. Du côté de tous les mal portants, de tous ceux qui ont besoin d'être remis sur pied ; du côté de ceux qui doutent, qui désespèrent, qui n'ont plus la force d'aller jusqu'à demain... La liste pourrait s'allonger quasi jusqu'à l'infini de l'humanité, une humanité « péclotante » à laquelle aucun d'entre nous n'échappe. Dieu, tout simplement, est de notre côté.

Alors, si nous voulons voir Dieu, c'est bien sur la croix qu'il faut le chercher. Mais, de grâce, pas sur un de ces crucifix en matière précieuse, ivoire, émail ou or massif, richesse dont il ne sait que faire et qui est une insulte au don de sa propre personne. Non, si nous voulons voir Dieu, c'est sur la croix de la souffrance universelle, sur la croix d'un monde qui hurle de douleur, sur la croix d'un monde qui est au bord des ténèbres et de l'effondrement. Notre monde...

Faire face à la croix et oser regarder. La croix, signe contradictoire de notre espérance.

Amen.